



On parle volontiers de « musique des îles » pour décrire des genres somme toute très différents qui rappellent les vacances, et qui n'ont souvent rien d'authentique. Le reggae est un genre à part. C'est certes une musique véritablement née sur une île, mais elle a survécu aux modes, et a conquis le monde entier, jusqu'à un batteur lausannois, Marc-Olivier Savoy.

Riddim, dub et rubadub

Interview: Jean-Damien Humair — Marc-Olivier Savoy a six ou sept ans quand son père ramène un jour à la maison un lecteur de CD, avec deux ou trois albums, dont un de Bob Marley et une compilation reggae de Serge Gainsbourg. Ces disques qui tournent en boucle chez lui marquent son univers musical. Quand il commence la batterie quelques années plus tard, il s'amuse à jouer dessus. Pris de passion par l'instrument, il multiplie les expériences : fanfares, orchestres de bal, groupes de punk. S'immergeant dans le jazz, il termine ses études professionnelles à l'EJMA (Ecole de Jazz et de Musique Actuelle) de Lausanne et participe à de nombreux projets : musiques actuelles, improvisation, musiques électroniques, théâtre.

Parallèlement, il revient au reggae : entre 2004 et 2009, il joue avec les Moonraisers, un groupe neuchâtelois qui fait une belle carrière dans ce domaine. Il accompagne aussi le chanteur jamaïcain Errol Organs et fait quelques dates avec William White quand celui-ci sort un album reggae. Il y a une année, Marc-Olivier Savoy a créé le premier atelier reggae de l'EJMA.

Marc-Olivier Savoy, le reggae est un exemple assez unique d'un style né sur une île – la Jamaïque – qui a fait le tour du monde, qui est toujours d'actualité plus de 50 ans après sa naissance, et qui est presque toujours immédiatement identifiable. Après trois notes, on se dit : « tiens, c'est du reggae »...

C'est juste, les codes ont perduré et sont très marqués. Et je dirais aussi que l'esthétique du reggae s'est répandue dans d'autres genres musicaux. Certains groupes pop, comme Twenty One Pilots par exemple, intègrent des sons et des éléments de reggae dans leur musique.

Cela dit, entre les premiers albums de Bob Marley, puis celui de Gainsbourg, et le reggae d'aujourd'hui, le style a quand même évolué, il est devenu un peu plus énergique, comme de la pré-techno en quelque sorte, et il a peu à peu intégré l'utilisation d'éléments électroniques. L'évolution est modérée au niveau des codes, plus marquée au niveau des sons et de leur traitement. Il y a aussi une évolution vers des sous-genres, comme le ragga, le reggaeton, etc., dont je suis un peu moins adepte.

Qu'est-ce qui rend le reggae instantanément reconnaissable ?

Les caractéristiques sont surtout rythmiques, avec une inversion des temps faibles et forts : on ne joue pas les temps forts, ou on ne les appuie pas, ce qui donne une espèce de profondeur, d'espace.

On obtient ce mouvement de différentes manières. Dans ce qu'on appelle le *one drop*, la grosse caisse et la caisse claire appuient le troisième temps, qui est complété par des contretemps à la main gauche de l'orgue. Une autre manière de faire est appelée *rockers*, initiée par Sly and Robbie, où la grosse caisse frappe tous les temps avec la caisse claire sur le troisième temps – très présent dans l'album de Gainsbourg, où Sly and Robbie officient justement. Sur cette base s'ajoutent des variations de caisse claire et de charleston, sous forme de patterns rythmiques.

Puis il y a ce qu'on appelle le *riddim* : une séquence musicale de base qui peut se retrouver dans

plusieurs morceaux. C'est intéressant et c'est précurseur d'une habitude qu'on retrouve plus tard dans le hip-hop, le fait qu'un même accompagnement musical puisse donner lieu à plusieurs morceaux différents.

Une des particularités est que le rythme est réparti entre les différents instruments. On pourrait aborder le reggae comme un groupe de percussions qui inclurait des instruments mélodiques. Il y a tout un travail de cohésion rythmique qui demande beaucoup de précision et où l'écoute globale est fondamentale : lorsque l'on joue le charleston par exemple, il faut bien écouter la main gauche de l'orgue ainsi que les contretemps joués habituellement par le piano et la guitare, parce que tous ces éléments sont complémentaires et ils doivent s'intercaler parfaitement.

Et ce qui est intéressant aussi, c'est que c'est une musique qui peut se jouer sur signes, sur des appels du chanteur ou du leader, qui peut faire une sorte d'orchestration ou de mixage en direct, en ne faisant jouer que certains instruments à certains moments. S'il dit « riddim », les musiciens ne jouent que les contretemps sur le rythme du charleston ; s'il dit « dub », tous se taisent sauf la basse et la batterie ; à l'appel « rubadub », tout le monde joue ensemble le rythme caractéristique noire pointée – noire pointée – noire. Et le mot « reload » indique aux musiciens qu'ils doivent stopper en créant un effet de tourne-disques qui se débranche, un moyen de redynamiser le morceau.

Cela revient en fait à reproduire en live ce que l'on pourrait faire à la table de mixage : laisser quelques pistes en solo, en « muter » d'autres, les passer sur un bus d'effets. C'est vite assez ludique lorsque l'on joue en groupe, on doit rester attentif à tout ce qu'il se passe. D'ailleurs, on peut attribuer ce procédé à Lee Scratch Perry, producteur de Bob Marley et inventeur de la dub music notamment.

Burning Spear a aussi enregistré un magnifique album live à Montreux en 2001 dans lequel on entend bien comment le reggae peut se construire de cette manière.

Et c'est ce qui fait dire à certains que le reggae est en quelque sorte un précurseur des musiques électroniques...

Absolument, et j'aime bien cette idée. Aujourd'hui, on fait tout dans l'ordinateur, on ferme ou on ouvre des pistes pour masquer ou faire jouer certains instruments et changer le climat sonore. Le reggae fait la même chose de manière concrète, en direct et avec de vrais instruments.

Je dirais aussi que les sons du reggae sont très imagés avec beaucoup de caractère : il y a beaucoup de contraste entre les différents instruments. Les timbales par exemple sont très claires, riches en harmoniques, alors que le reste de la batterie est plutôt mat – dans *Aux armes et cætera* de Gainsbourg, la timbale sonne comme des coups de mousquet.

La basse a un son très profond, enveloppant, l'orgue est percussif à la main droite mais avec peu d'attaque à la main gauche. Souvent, le claviériste joue l'orgue à la main gauche et le piano électronique à la main droite pour augmenter ce contraste. Esthétiquement, tous ces sons sont choisis pour créer une cohérence entre eux, puisque chacun est

une brique de l'ensemble. On choisit des sons qui paraissent doux, mais qui doivent garder un côté incisif : on imagine volontiers que le reggae est une musique un peu molle, mais on perd toute la dynamique si on ne le joue pas de manière énergique. Il faut penser « double-time », compter les croches comme des temps, pour avoir cette énergie. A la batterie, on cherche une certaine puissance, même si le son est doux. On frappe assez fort, avec beaucoup d'explosivité.

Avec les Moonraisers, nous avons fait la première partie de grands groupes de reggae comme Groundation, Toots and the Maytals ou Max Romeo. Certains avaient une telle précision rythmique, avec des contretemps tellement précis et réguliers, que j'avais l'impression que l'immeuble allait s'écrouler.

Comme tout ce qui vient des îles, le reggae est très métissé...

Oui, dans le côté inversé de la construction rythmique, j'imagine une influence de la musique cubaine, qu'on retrouve aussi dans l'utilisation des timbales – on parle ici des *timbalès* latines, inventées à Cuba. Il y a ensuite un aspect africain dans le fait que la pulsation se situe quelque part entre le binaire et le ternaire. On l'entend très bien dans *Exodus* de Bob Marley, par exemple. Ou quand la guitare joue le rythme caractéristique de deux doubles-croches sur les contretemps : le mouvement est à cheval entre le binaire et le ternaire. On dit aussi que la technique de caisse claire a été importée par les Anglais et leurs tambours militaires.

« Aux armes et cætera » de Gainsbourg, est-ce que c'est du vrai reggae ?

Certains puristes ont des réserves, mais la musique est véritablement originale, enregistrée au Dynamic Sounds Studio de Kingston avec les meilleurs musiciens de l'époque et les choristes de Bob Marley. Ce qui est incroyable, c'est l'habileté avec laquelle Gainsbourg a réussi à intégrer cette musique dans son univers.

Parce que par ailleurs, le reggae est fortement lié à toute une culture : le rastafari, les dreadlocks, le cannabis. Au-delà d'un style musical, c'est un mode de vie...

Le reggae est victime de ces clichés. Il me semble que c'est le style musical qui souffre le plus d'a priori. On dit aussi qu'il y a peu d'accords, que c'est facile, qu'il s'agit juste de jouer des contretemps. Par ailleurs, pour les non-initiés, le reggae est invariablement associé à Bob Marley. Le genre musical est ramené à un seul artiste. Quand on joue du reggae, il faut sans cesse faire comprendre l'intérêt, se justifier, démontrer en quoi c'est intéressant.

Dans l'atelier que j'anime, je n'analyse pas le message du texte. Ce qui m'intéresse, c'est le climat, les sonorités. Je laisse les auteurs assumer leurs paroles, moi je n'en tiens pas vraiment compte. Elles peuvent être religieuses, politiques, parfois homophobes : ça peut être un peu compliqué, voire gênant, mais on n'aborde pas cela dans l'atelier, on s'intéresse à la musique uniquement.

Je me suis d'ailleurs posé la question de la légitimité : il y a certainement des personnes plus spécialistes que moi pour parler de reggae. Mais je ne

cherche pas à m'approprier une culture. Je partage des observations que je me suis faites en côtoyant des gens qui pratiquaient cette musique et en jouant avec eux. Je ne veux pas rentrer dans une forme de purisme.

D'où vient l'idée d'un atelier de reggae à l'EJMA ?

Cela fait plusieurs années que j'avais envie de développer cet atelier. En observant le catalogue des cours à l'EJMA et dans d'autres écoles, je me suis rendu compte qu'il n'y avait jamais de reggae. Je me suis dit : j'ai un parcours là-dedans, pourquoi ne pas le proposer ? Le directeur Julien Feltrin l'a inscrit dans la brochure en me disant : « on verra ce qu'il se passe ». Mais il n'y avait pas assez d'inscriptions, une ou deux par-ci par-là, que je mettais de côté. Après trois ou quatre ans, on l'a retiré du catalogue. Et puis l'année passée, j'ai proposé de le relancer et je me suis dit qu'il ne suffirait pas d'attendre que les choses se passent. J'en ai parlé autour de moi, aux enseignants, aux élèves, j'ai ressorti les quelques inscriptions des années précédentes, j'ai fait des rencontres, donné des leçons d'essai, et pour la première fois, j'ai pu compléter un groupe de quatre à cinq personnes. Ils ne sont pas tous à fond dans le reggae, et eux aussi avaient

beaucoup de clichés, mais ils avaient une curiosité pour cette musique.

Selon moi, le premier intérêt pédagogique de ce cours, c'est la cohésion. Il faut développer son oreille, jouer bien en place, se mettre dans ces rythmiques à l'envers : ça renforce la solidité rythmique. Pour travailler les cocottes de guitare, c'est très formateur.

Les participants ne sont pas frustrés de ne faire « que » du reggae, ils travaillent plein de choses, par exemple cet aspect de mixage en direct. L'idée est de faire comprendre que c'est aussi une esthétique qu'on peut appliquer à d'autres types de morceaux. On joue *Highway to Hell* ou des morceaux de Pink Floyd en reggae, à la manière de l'album *Dub Side of the Moon* des Easy Star All-Stars. Ça marche bien, les élèves se retrouvent complètement, car c'est la musique qu'ils aiment, mais avec l'approche reggae. On peut aussi toucher à l'improvisation jazz, travailler les gammes, à l'exemple de Monty Alexander ou Ernest Ranglin, qui ont mélangé reggae et jazz.

J'aimerais maintenant élargir le programme, le répertoire, trouver de nouvelles idées. On verra comment l'atelier évolue. Ça sera la surprise à la rentrée.

En quoi le reggae vous influence-t-il dans votre approche personnelle de la musique ?

Je dirais que je m'inspire assez directement de cette construction rythmique inversée qui amène un autre climat afin de l'intégrer dans du jazz, même swing, ou dans des musiques plus ouvertes, dans la recherche de beats plus originaux, plus alambiqués.

Par ailleurs, j'applique régulièrement des effets et d'autres sons électroniques sur ma batterie, notamment avec mon projet solo qui s'inspire des premiers jeux vidéo ou de la mission Apollo, et qui reprend les codes de la dub musique. J'aime aussi tenter de recréer acoustiquement ces effets en développant mon jeu de batterie dans ce sens, comme imiter les *delays* en répétant des motifs en decrescendo, ou en faisant des effets de *reverse* sur les cymbales, notamment. J'utilise le fruit de ces expérimentations dans les projets auxquels je prends part et dans une série de vidéos sur internet intitulée *Textures*, accessible via ma chaîne YouTube ou mon site internet.

> YouTube : Marcol Savoy
> www.marcolsavoy.com

Riddim, Dub und Rubadub: Reggae ist Inselmusik, die zum Spielen einlädt

Zusammenfassung: Pia Schwab — Wenn eine Musik Ferienstimmung hervorruft, spricht man schnell einmal von Inselmusik. Dabei kann es sich um sehr verschiedene Genres handeln. Reggae ist tatsächlich auf einer Insel entstanden, hat viele Modeströmungen überlebt und die ganze Welt erobert – auch den Lausanner Schlagzeuger Marc-Olivier Savoy. Als dieser sechs oder sieben Jahre alt ist, bringt sein Vater eines Tages einen CD-Player und einige CDs nach Hause, eine von Bob Marley und ein Reggae-Album von Serge Gainsbourg. Die beiden Scheiben laufen ständig bei ihm und prägen sein musikalisches Universum. Einige Jahre später beginnt er mit dem Schlagzeug und es macht ihm Spass, auch über diese Musik zu spielen. Begeistert von seinem Instrument, sammelt er Erfahrungen in Blasmusiken, Tanzorchestern, Punkbands. Schliesslich taucht er ganz in den Jazz ein und schliesst seine Berufsausbildung an der EJMA (Schule für Jazz und zeitgenössische Musik) in Lausanne ab. Er ist an Projekten mit zeitgenössischer Musik, Improvisation, elektronischer Musik und Theater beteiligt. Parallel dazu findet er zum Reggae zurück: Von 2004 bis 2009 ist er Mitglied der Neuenburger Gruppe Moonraisers, die in diesem Genre eine beachtliche Karriere macht. Er begleitet den jamaikanischen Sänger Eroll Organs und bestreitet einige Konzerte mit William White in der Zeit, als dieser sein Reggae-Album herausbringt. Und vor einem Jahr hat Marc-Olivier Savoy nun an der EJMA seinen ersten Reggae-Workshop gegeben. Weitere sollen folgen.

Auch fünfzig Jahre nach seiner Entstehung ist Reggae noch aktuell und fast immer sofort zu erkennen. «Tatsächlich sind die Eigenheiten sehr markant und haben die Zeit überdauert. Sie sind vor allem rhythmischer Art: eine Umkehrung von

betonten und unbetonten Schlägen; die schweren Zählzeiten spielt man gar nicht oder betont sie jedenfalls nicht. Das gibt eine Art Tiefe, Freiraum», bestätigt Savoy. «Die Reggae-Ästhetik hat auch auf andere Genres eingewirkt. Popgruppen wie Twenty One Pilots haben Reggae-Elemente in ihren Sound aufgenommen. Der Reggae hat sich entwickelt, er hat heute mehr Energie und im Laufe der Zeit auch mehr und mehr elektronische Elemente integriert. Untergenres wie Ragga, Reggaeton usw. sind entstanden. Die gefallen mir aber nicht so.»

Beim Reggae spricht man vom sogenannten Riddim, einer musikalischen Grundsequenz, die sich in mehreren Stücken finden kann, wie später beim Hip-Hop aus einer Begleitung verschiedene Songs entstehen können. Eine Besonderheit ist die Aufteilung des Rhythmus auf unterschiedliche Instrumente. Da bilden beispielsweise beim Charleston die linke Hand der Orgel zusammen mit den Offbeats von Piano und Gitarre den Rhythmus. Das braucht höchste Präzision im Zusammenspiel. «Mit den Moonraisers standen wir als Vorgruppe für berühmte Reggaebands wie Groundation, Toots & the Maytals und Max Romeo auf der Bühne. Die waren rhythmisch derart exakt, dass ich das Gefühl hatte, das Gebäude stürze ein.»

Reggae ist eine Musik, die man auf Zeichen spielen kann, auf Zuruf des Sängers oder Bandleaders. Auf das Kommando «Riddim» spielen die Musiker nur die Offbeats des Charleston-Rhythmus, auf «Dub» schweigen alle Instrumente ausser Bass und Schlagzeug und auf «Rubadub» spielen alle zusammen den charakteristischen Rhythmus: punktierter Viertel – punktierter Viertel – Viertel. «Reload» schliesslich bringt die Musiker dazu, wie ein sich ausschaltender Plattenspieler aufzuhören.

Dadurch lädt sich das Stück mit neuer Energie auf. «Man spielt live auf der Bühne, was man sonst im Nachhinein am Mischpult erarbeiten könnte: einzelne Spuren solo laufen lassen, andere auf «stumm» stellen oder mit einem Effekt versehen. Dadurch geht es in einer Reggae-Band schnell sehr spielerisch zu, man muss aufmerksam sein.» Und aus diesem Grund wird der Reggae auch als Vorläufer der elektronischen Musik bezeichnet. «Tatsächlich macht der Reggae konkret und mit richtigen Instrumenten, was üblicherweise am Computer entsteht.»

Reggae ist auf Jamaika entstanden, es lassen sich aber auch andere Einflüsse ausmachen, von kubanischer Musik etwa und afrikanischen Rhythmen. Die Technik der kleinen Trommel soll sogar von den Militärtrommeln der Engländer stammen. Reggae ist ein Musikstil, aber man versteht darunter oft auch eine Lebensweise: Rastafari, Dreadlocks, Cannabis. «Ich glaube, keine andere Musik ist in solchem Masse Opfer von Klischees», bedauert Savoy. «Wenn man Reggae spielt, muss man sich ständig erklären, zeigen, warum das interessant sein kann. Ich habe mich auch damit auseinandergesetzt, ob es eine kulturelle Aneignung ist, wenn ich einen solchen Workshop leite. Der pädagogische Nutzen dieses Kurses ist meiner Meinung nach das Zusammenspiel. Man muss das Ohr entwickeln, sich sehr präzise einbringen und sich mit diesen umgekehrten Rhythmen auseinandersetzen. Die Kursteilnehmer haben nicht das Gefühl, dass sie «nur» Reggae spielen. Sie verstehen, dass es auch eine bestimmte Ästhetik ist, die man auf andersartige Stücke übertragen kann. Mich selbst inspiriert es, diese gegenläufige rhythmische Struktur in den Jazz oder gar Swing einzubauen.»